

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 12 (1924)

Heft: 186

Artikel: Variété : pourquoi les jeunes filles préféreraient être des garçons

Autor: Somazzi, Ida

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-258184>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sans dire également que celles qui ne sont pas suffragistes étiquetées, mais qui désirent se renseigner sur notre mouvement, qui éprouvent le besoin de s'entretenir des sujets sociaux, pédagogiques ou moraux qui les préoccupent, avec d'autres femmes venues d'autres parties de la Suisse, seront les bienvenues au Cours, qui est aussi un Cours pour les intérêts féminins.

Son programme d'ailleurs le dit suffisamment. A côté de la classique conférence suffragiste, destinée à orienter les auditrices sur l'état actuel de la question à travers le monde, et dont a bien voulu se charger M^{lle} Emmi Bloch, secrétaire de la *Frauenzentrale* de Zurich, les sujets traités sont de nature à intéresser toute femme soucieuse des problèmes de l'heure. M^{lle} Grütter (Berne), retracera l'évolution de la pensée pacifiste et les diverses formes qu'elle a revêtues; M^{lle} Schmidt (Bâle), entretiendra son auditoire de la carrière, encore nouvelle pour les femmes chez nous, d'agente de police, et des capacités qu'elle réclame comme de l'action bienfaisante qu'elle permet. M^{me} Leuch (Berne) montrera, d'après son expérience personnelle, comment les études scientifiques pour une femme, loin de nuire à ses qualités de ménagère, contribuent au contraire à donner à celles-ci une base solide et à lui en assurer l'exercice méthodiquement déterminé. M^{lle} Somazzi (Berne), que les questions de psychologie éducative attirent tout spécialement, comme on peut s'en rendre compte par l'article que nous publions aujourd'hui sous sa signature, parlera de la psychologie de la jeune fille; et M^{lle} Murset, secrétaire de l'Office suisse des Professions féminines, des carrières ouvertes aux femmes autrefois et aujourd'hui. D'autre part, les exercices pratiques de discussion, de conférence, de présidence, de rédaction de procès-verbaux, etc., toujours si goûtés des participantes, non seulement parce qu'ils constituent une occasion unique pour beaucoup de femmes de s'initier aux travaux d'un Comité, d'une Commission, qu'il s'agisse de bienfaisance, d'utilité publique, d'antialcoolisme ou de féminisme, mais aussi parce qu'ils concentrent toute l'animation et la gaieté du Cours — ces exercices sont prévus au programme pour une large part; 12 h.: les exercices en allemand sous la direction de M^{lle} Grütter, les exercices en français sous celle de M^{lle} Gourd. Evidemment, on

parlera surtout allemand au Cours de vacances de 1924, mais cela nous semble une raison de plus de participation pour les Suisses romandes, qui n'ont que trop souvent l'occasion de déplorer leur connaissance imparfaite de l'une de nos langues nationales.

Les séances auront lieu au Central-Sport Hôtel, qui veut bien consentir des tarifs spéciaux aux participantes. Des conférences publiques le soir, sont prévues, un thé suffragiste, des promenades dans les environs, des pique-nique... Nous pouvons assurer chacune que si l'on travaillera, on s'amusera aussi, et l'on se reposera — comme dans toutes vacances bien comprises: celles qui sont des habituées de nos Cours peuvent s'en porter garantes. Et enfin, quelles perspectives n'ouvre pas aux participantes le fait qu'une fois le Cours fini, c'est tout le canton des Grisons qui leur offre pour le reste de l'été ses vallées à parcourir, ses innombrables cols à franchir, ses bourgades pittoresques à explorer! C'est l'Engadine et ses joyaux, par laquelle on peut gagner les lacs italiens en rentrant au bercail; c'est le Parc National, ses forêts, ses vallons étroits, sa flore; ce sont les routes jadis dallées par les Romains à parcourir en automobiles postales, c'est le pays romanche, les maisons trapues aux épais murs blancs, les coutumes différentes, la langue sonore, le canton sympathique entre tous et encore trop peu connu en Suisse occidentale... Que notre Cours de Vacances de 1924 soit pour chacune une occasion bienvenue de faire sa connaissance¹⁾

E. Gp.

VARIÉTÉ

Pourquoi les jeunes filles préféreraient être des garçons

Lorsque je demandai récemment, dans une classe de jeunes filles de 14 à 15 ans, qui désirerait être un garçon, plus de la moitié, à mon grand étonnement, répondirent: moi! Dans d'autres classes il en fut de même. Ce désir d'être un garçon est donc très répandu et spécialement, il semble, parmi les jeunes filles les plus actives et les plus résolues. Essayons de

¹⁾ S'adresser pour tous renseignements concernant le Cours de Vacances à M^{lle} Lucy Dutoit, Tourelles-Mousquines, Lausanne.

« Le soir suivant, un professeur d'Université, M. Griggs, fit un discours sur la femme d'aujourd'hui, discours si bien pensé et si bien dit que nous en fûmes tous enchantés. Quand il eut fini, je répondis par ce que mes amies appellent franchement la plus grande « gaffe » de ma vie. Je dis que, si le rabbin estimait un millier d'ans nécessaires pour obtenir la femme idéale, je croyais qu'après tout, il ne faudrait pas plus longtemps pour obtenir l'homme idéal. Nous avions tout près de nous, ajoutai-je, quelqu'un bien près de l'idéal, dans le professeur Griggs, cet orateur qui montre tant de talent, de chevalerie et de largeur d'idées! Là-dessus, je dormis du sommeil du juste, pour trouver, à mon réveil, tous les journaux de San-Francisco ornés d'une grande inscription en première page: *Docteur Shaw a trouvé l'homme idéal! On prévoit qu'elle restera en Californie!* — Le professeur Griggs était assez jeune pour être mon fils; de plus, il était marié et père de deux beaux enfants. Mais ces faits ne tempérèrent pas l'ardeur journalistique. Pendant huit jours les journaux furent pleins d'articles et de caricatures sur mon homme idéal, qui me causèrent beaucoup d'ennui et quelque amusement, et plongèrent le professeur Griggs dans un abîme de désespoir. »

Croirait-on que, la veille d'une Convention (ou Assemblée générale) des suffragistes américaines, un clergyman trouva bon de prêcher contre le suffrage, adjurant ses ouailles d'éviter les meetings féministes, car, clamait-il, le but de ces dames est d'encourager les mariages entre la race blanche et la race

noire. Dr Shaw, ajoutait-il, a prêché dimanche dernier dans l'église de Cleveland en Ohio un sermon si blasphématoire, que rien ne saurait purifier cette église, sauf l'incendie qui la détruirait. Anna Shaw devait prêcher à l'occasion de la Convention et elle fit annoncer qu'elle répéterait le sermon considéré comme blasphématoire. L'assistance fut énorme; une escouade d'agents de police fut mobilisée pour contenir la foule massée dans les rues et ne pouvant pénétrer dans l'église archibondée. La prédicatrice répéta son sermon sans aucun commentaire, probablement au grand désappointement de l'auditoire, et accepta gracieusement les excuses que lui présenta un membre du conseil de l'église de son calomniateur.

Les années avaient blanchi les cheveux d'Anna Shaw, mais n'avaient diminué ni son énergie, ni son enthousiasme pour la cause, ni son talent oratoire, ni même l'ampleur de sa voix musicale. Un jour qu'elle devait prêcher dans une grande église de Vienne, où elle s'était arrêtée en allant au Congrès de Budapest, en l'année 1913, elle entendit un auditeur d'une franchise déconcertante s'écrier: « Cette vieille femme! Elle ne pourra jamais se faire entendre! » Et il se leva pour quitter l'église. Un peu piquée, Anna débuta en donnant à sa voix tout le volume possible et eut la satisfaction de voir le Viennois regagner sa place, les yeux hors de la tête et disant: « Mein Gott! mein Gott! elle sait se faire entendre! »

Pour Anna Shaw, les années de présidence de l'Association nationale américaine pour le suffrage féminin furent une pé-

nous imaginer ce que répondrait une classe de garçons à la question : *Désiriez-vous être des filles?*... Quelles sont les causes de ce phénomène vraiment troublant de jeunes filles désirant être des garçons?

Le mieux n'est-il pas de laisser la parole aux intéressées? La première explication, et la plus fréquente, c'est que les garçons peuvent faire des tas de choses interdites aux filles, et d'autre part que l'on exige des filles et pas des garçons certains travaux d'abord, certaine tenue ensuite. Par exemple, elles aimeraient se promener librement comme les garçons, faire de la gymnastique, de la vannerie, de la menuiserie; elles voudraient bien courir, grimper, franchir des haies, jouer au football, sans être empêtrées d'accoutrements peu pratiques et de coiffures élaborées. Au lieu de jouer avec des poupées, elles préféreraient s'amuser de machines, d'animaux, de boîtes de constructions; elles recevraient plus volontiers un marteau et des clous que du fil et des aiguilles; elles voudraient devenir chauffeurs d'autos, ingénieurs, géologues, etc., et ne pas entendre le continuel: « Ce n'est pas convenable pour une jeune fille! »

Ce qui les attire, c'est la liberté d'action, de mouvement. Puis elles aimeraient aussi n'être pas condamnées à la vie sédentaire et au tricotage, au maniement du torchon à vaisselle et du balai, au nettoyage des meubles et des souliers, tandis que leurs frères et leurs amis s'ébattaient librement en plein air. « Chez nous, les garçons sont plus libres et plus indépendants que moi », écrit une écolière.

D'une autre, ceci: « Quand nos cousins grimpent en haut du grand sapin et s'y amusent follement, papa rit, très content d'eux. Mais si je voulais jamais les imiter, j'entendrais tout de suite le reproche: « Mais, Julia, cela ne convient pas pour une jeune fille. »

Elles ne sont pas longues à découvrir que d'être une fille signifie être limitée dans sa liberté et dans son initiative et être placée en état d'infériorité vis-à-vis des garçons. Cette atmosphère de dépréciation ne favorise pas le développement de la personnalité de nos jeunes filles, et ce n'est certes pas en multipliant les défenses de ceci ou les défenses de cela qu'on développera en elles la force de vivre et d'agir. Comme leur existence de jeune fille ne semble pas leur en donner l'occasion et qu'elles se sentent par trop entravées dans leur soif d'agir; comme il arrive aussi qu'elles prennent pour des limitations arbitraires ce qui n'est que mesure de sage prudence, par exemple quand il leur est interdit de se promener seules dans une forêt, beaucoup de jeunes filles aspirent alors aux conditions de vie et de travail masculines et voudraient bien être des garçons.

Ce désir d'indépendance n'est pas encouragé dans le travail domestique; la jeune fille n'y a guère les coudées franches. Elle ne pourra faire la cuisine que dûment exhortée et continuellement corrigée par sa mère, comme si un repas mal réussi était plus à déplorer que l'affaiblissement de l'esprit d'initiative. Qu'elle ôte la poussière, ou qu'elle nettoie les fenêtres, elle sera assaillie de recommandations, tandis que son frère coupera du bois, ou l'empilera, sans être surveillé. C'est aussi l'effort du garçon qu'on récompensera bientôt d'un éloge: « Tu as bien travaillé! » alors que celui de la fillette passe trop souvent inaperçu.

Parce que, au lieu d'être honoré comme d'autres activités, le travail ménager est, dans la plupart des cas, un travail ingrat, les jeunes filles se sentent « condamnées » à l'exécuter. Elles sont aussi rebutées parce que le travail de la femme ne finit jamais. « Toute petite gosse de cinq ans, je voyais déjà « bien que maman travaillait sans arrêt du matin au soir, mais « aussi que papa avait beaucoup plus de loisirs qu'elle. C'est « pourquoi j'ai toujours désiré être un garçon. »

Quand on persuade une jeune fille de la nécessité du travail féminin et tout particulièrement du travail ménager, celui-ci lui devient moins antipathique. D'autre part, elle le prend en grippe quand ses frères refusent de faire leur part de cette besogne, en la déclarant dédaigneusement, avec l'autorisation tacite des parents, « ouvrage de fille », et quand, plus d'une fois, elle voit son père refuser peu aimablement son aide en disant: « C'est l'affaire des femmes, elles sont ici pour ça. »

Ainsi dépréciée, l'activité domestique attire moins la jeune fille, qui se sent, de plus, diminuée dans sa valeur de femme. Il n'est pas rare de rencontrer aussi une mésestime bien caractérisée de la femme et de la jeune fille: « Mes cinq frères méprisent tous les jeunes filles. » — « Les garçons sont plus appréciés que les filles dans la plupart des familles. » — « J'ai bien remarqué que papa préférerait que je fusse un garçon. »

Quand certaines jeunes filles, d'allure un peu garçonnière, s'excusent en disant que le père et la mère « auraient préféré qu'elles fussent des garçons », elles montrent ainsi combien elles ont été frappées de la préférence des parents pour les enfants mâles, et comme aussi cette préférence les a amenées à contrefaire leur véritable nature. L'approbation que les parents ne ménagent pas aux faits et gestes des garçons impressionne beaucoup les filles, qui, et c'est bien compréhensible, s'efforcent de mériter aussi cette affection et cette approbation. C'est ainsi qu'une fillette raconte que l'idée lui vint de jouer au soldat, de grimper et de tapager comme un garçon pour arracher à son père cette louange: « Quel superbe garçon tu ferais! » Là-dessus, elle demanda dans sa prière du soir:

riode de travail intense, de grandes luttes, mais aussi de grandes joies et d'importantes victoires.

« Rien de plus beau pour une créature humaine que d'aimer une grande cause plus que soi-même et d'avoir le privilège de lui consacrer sa vie, écrit-elle. Quant aux autres dons de la vie, j'en ai quelques-uns: j'ai beaucoup d'amis, j'ai vu beaucoup de belles contrées, j'ai l'assurance du respect et de l'affection de milliers d'hommes et de femmes que je n'ai jamais vus. Quoique j'aie donné tout ce que j'avais, j'ai reçu mille fois plus que je n'ai donné. Ni le monde, ni la cause ne me doivent quelque chose, mais moi, du fond de mon cœur reconnaissant, je reconnais tout ce que je leur dois. »

SA MORT.

Quand Dr Shaw écrivait ces nobles paroles à la fin de son *Histoire d'une pionnière*, elle était âgée de 68 ans. Quatre ans après, les suffragistes américaines et celles du monde entier étaient en deuil: Anna Howard Shaw venait de mourir, le 2 juillet 1919.

Sa mort surprit presque autant qu'elle désola, car elle paraissait s'être bien remise d'une pneumonie contractée pendant une tournée de conférences dans l'Ouest en faveur de la Société des Nations. Ce qui l'avait le plus ennuyée durant les semaines de maladie, c'était, disait-elle, de se sentir si disposée à ne rien faire.

Littéralement, Anna Shaw mourut d'avoir trop travaillé; elle

ne savait pas refuser de parler ou d'écrire, elle ne savait pas se ménager, elle ne céda jamais à la fatigue. Sa volonté puissante, son humour délicieux, son optimisme constant, sa foi dans le triomphe final de la justice l'ont soutenue jusqu'au bout. Pour ses amis, ce fut une consolation de penser qu'elle avait vu, avant de mourir, se réaliser les deux réformes auxquelles sa vie avait été consacrée, la prohibition de l'alcool et le suffrage des femmes. Mais Anna Shaw savait mieux que personne qu'il faudrait travailler encore, et beaucoup, pour compléter ces victoires et elle désirait vivre longtemps pour faire sa part de ce travail. Elle a pu voir aussi, heureusement, la fin de la grande guerre et les premières lueurs de l'aube de la paix. Combien elle se serait dépensée si elle avait vécu, pour réaliser son rêve d'un monde recréé par la paix et par la joie!

Durant ses nombreuses années de lutte pour la tempérance et pour le suffrage, nulle femme ne l'égalait comme orateur; quand elle consacra les dernières années de sa vie à soutenir son pays entré dans la mêlée, puis à plaider en faveur de la Société des Nations et de l'extermination de la guerre, nul homme ne l'égalait jamais. Cet éloge magnifique, hommage que rendirent à Anna Shaw tous ceux qui travaillèrent à ses côtés, descendit comme une jonchée de roses sur le cercueil de la grande suffragiste américaine.

J. VULLIOMENET-CHALLANDES.

« Bon Dieu, Toi qui peux tout, je t'en prie, fais donc que je devienne un garçon. »

A ce besoin d'être appréciée, la jeune fille joint un désir douloureux de se distinguer par des actions méritoires, par de la vaillance, par des actes héroïques. « Le temps vint où je commençai à revivre ce que j'avais lu et à y penser. Je devenais froide, puis je brûlais en lisant l'histoire de Tell, de Winkelried, ou les hauts faits des princes et des enchanteurs puissants qui délivraient de pauvres princesses emprisonnées. Mais souvent mon cœur, épris d'aventures, s'attristait, car je ne pourrais jamais devenir un héros, ni porter un nom illustre, et cela pour la seule raison que je ne suis qu'une fille. »

Cette renonciation à un idéal héroïque finit par démoraliser, et on peut comprendre le soulagement qu'éprouva une classe de filles, à qui on dévoila l'étroitesse d'esprit et la misère morale de ces anciennes conceptions héroïques, et par contre la possibilité et la nécessité pour une femme d'avoir, elle aussi, une âme héroïque. Certainement une jeune fille se sent délivrée moralement quand elle conçoit « que les femmes dans leur ménage et les mères accomplissent, jour après jour, en silence, des actes héroïques plus beaux souvent que ceux que le monde admire et que le plancher d'une cuisine peut être un champ d'honneur. » — « Combien de cœurs brisés ont été consolés par des femmes! Car à la femme il a été donné d'éveiller à la vie et à l'amour. »

La réponse d'une élève se terminait ainsi : « Je voudrais encore demander ceci: Pourquoi nous autres protestants n'avons-nous pas, ainsi que les catholiques, Marie comme modèle? » Voilà une profonde question.

D'une grande importance est la réponse suivante, car elle montre comment une jeune fille, autrefois brusque et délurée, a trouvé le chemin qui mène à la fière estime du sexe auquel elle appartient: « Lentement, lentement, le garçon que je m'étais forcé d'être fit place en moi à la jeune fille. Moi-même ne m'avisais pas du changement. Je remarquai seulement que mon désir d'être un garçon s'affaiblissait peu à peu pour s'endormir finalement. Que de belles heures je pouvais mettre dans ma vie sans pour cela tuer des dragons ou courir le vaste monde! Et combien vaillante peut être une jeune fille sans en arriver à devoir tuer des hommes! Combien plus vaillante encore que ceux que le monde appelle des héros! Ce qui est bien, c'est que je veux dorénavant être ce que je suis, et je sens que, quoique étant une jeune fille sans grande force musculaire et sans grande sagesse, je puis devenir quelqu'un et venir en aide aux autres créatures et les délivrer grâce à la puissance de la charité, de la bonté et de l'amour. »

Heureux qui peut arriver, par la grâce des circonstances intérieures et extérieures, à affirmer sa libre personnalité! Mais il arrive, surtout quand elle subit des influences extérieures, que la jeune fille, se sentant dépréciée, riposte par l'opposition et la bravade. Ainsi dans la réponse suivante: « Puisque que je ne suis qu'une fille et que je devrai toujours n'être qu'une fille, je conquerrai une situation telle que je puisse dire à mes frères: Voyez plutôt, toutes les filles ne sont pas des sottes comme vous le croyez. » Cet exemple nous montre tout justement la tension dangereuse que provoque chez la fillette le désir de se défendre contre le dédain, et le moyen d'une valeur contestable qu'elle imagine. Cette tension pourra parfois la conduire à quelque résultat, mais aux dépens de son équilibre moral: car ce n'est pas par intérêt pour le travail, ou par goût, que la jeune fille dépensera ses forces, mais par un besoin de triompher d'abord, de rabrouer ensuite, né du désir d'être appréciée. Ce désir imprègne vite son âme et la conduit à la dévorante ambition et au désenchantement intérieur.

On voit que le souhait « Si j'étais un garçon! » n'est pas aussi innocent qu'il en a l'air, mais bien plutôt qu'il dissimule souvent un danger. C'est qu'il est clair que la dépréciation de la jeune fille entrave son développement complet et harmonieux. L'estime que l'on a pour soi est la condition nécessaire de la confiance vigoureuse en la vie; cette estime personnelle influence grandement la façon dont se déroulera la destinée. C'est pourquoi je voudrais que les éducateurs prissent à cœur de veiller à ce qu'aucune jeune fille, qui désire le libre jeu de toutes ses forces, ne se voie forcée de dire: « Ah! si j'étais un garçon! »

IDA SOMAZZI.

(Traduit du Schw. Frauenblatt.)

Carrières féminines

Une profession trop peu connue

Le métier de pelletière n'a pas attiré jusqu'ici toute l'attention qu'il mérite. Si cette branche de travail manque toujours d'ouvrières capables, cela provient sans doute du préjugé très répandu qu'il ne s'agit là que d'une occupation saisonnière coupée par des périodes de chômage. Or des milieux compétents s'accordent pour affirmer qu'il n'en est rien: les bonnes maisons ont du travail toute l'année et peuvent occuper de façon permanente des personnes bien au fait du métier. Evidemment, ainsi que dans presque toutes les branches qui dépendent de la mode, il y a une saison qui réclame le concours d'un plus grand nombre de mains, mais celles qui sont vraiment habiles peuvent être engagées toute l'année.

Comme dans toute profession, certaines qualités sont plus particulièrement requises. Il faut de la dextérité, beaucoup d'exactitude et de patience, un goût sûr et de l'intérêt pour les choses de la mode. La durée de l'apprentissage est de deux ans; il doit être fait dans une maison sérieuse. L'apprentie est initiée à la manière de travailler toutes les différentes espèces de fourrures, qui sont coupées et préparées d'avance par un bon ouvrier. Elle apprend la confection, le doublage, la finition, non seulement des étoles, des cravates et des manchons, mais aussi des jaquettes et des manteaux. Dans presque tous les cantons et de même que pour les autres métiers, la fréquentation d'une école professionnelle est obligatoire. Il est facile ensuite d'obtenir une place avantageuse dans un magasin de fourrures. En dehors des grandes villes, il en existe dans de petites localités, et tous sont obligés de recourir au travail féminin. L'apprentie gagne 1 fr. par jour pour commencer et 1 fr. 50 la deuxième année. Le salaire quotidien d'une ouvrière est d'abord de 5 fr. et atteint ensuite 8 à 10 fr. Celles qui se présentent bien et qui connaissent plusieurs langues peuvent plus tard devenir vendeuses. Les vendeuses expertes sont très recherchées et fort bien payées dans les maisons un peu importantes.

Ici se pose une question: pourquoi les femmes seraient-elles toujours réduites à être ouvrières en fourrures et ne parviendraient-elles pas à exercer cette profession dans toutes ses parties? Il règne en Suisse une vraie pénurie de personnel pelletier non seulement féminin, mais aussi masculin. La plupart des hommes employés dans la pelleterie sont des étrangers, surtout des Allemands. On n'y rencontre pour ainsi dire pas de gens du pays, et malgré les excellentes perspectives de payement, les patrons ont de la peine à trouver des apprentis — peut-être parce que le stage dure trois ans et demi? En outre de ce que l'on enseigne à la future ouvrière, le pelletier doit être mis au courant de la coupe et du façonnement, ce qui réclame un certain talent pour le dessin, du goût et beaucoup de patience. La première préparation de la fourrure se fait maintenant dans des fabriques. Pourquoi les femmes ne se sont-elles pas jusqu'ici laissées tenter par cette carrière? Craignent-elles aussi la longueur de l'apprentissage? Mais cette difficulté disparaîtra lorsqu'on aura compris que la jeune fille a droit à la même éducation professionnelle, aux mêmes facilités de placement et au même salaire que le jeune homme.

Il se peut qu'on ait prêté trop d'attention au bruit qui a couru et selon lequel les patrons se refusaient à engager dans ce métier d'autres femmes que de simples ouvrières. Nous pensons qu'il y a là un malentendu. Les pelletiers ne songent pas à empêcher les jeunes filles d'entrer dans la carrière; elles y sont aussi bien accueillies que les jeunes gens, à condition d'être bien qualifiées. Le travail n'exige d'ailleurs pas de grande force physique. Son principal inconvénient est la poussière qu'il dégage. Il n'est donc

Appel au public charitable

La misère est grande

Faites de l'inutile de l'utile, car un bienfait n'est jamais perdu !!!

Le véritable chemin de la bienfaisance, la voie la meilleure et la plus sûre est de donner directement à la Maison du Vieux de Lausanne.

Ames charitables, cœurs compatissants, lors des déménagements, revues de maisons, de garde-robes, de magasins, etc., pensez aux nombreuses petites bourses de

LA MAISON DU VIEUX

(Œuvre de bienfaisance, fondée en 1907) — LAUSANNE — Téléphone 91.00
44, rue Marthey, 44 Chèques postaux II, 1353

pour tous vêtements, sous-vêtements, chaussures, lingerie, literie, meubles et objets divers encore utilisables dont elle a toujours un grand et urgent besoin. On va chercher sans frais à domicile. Un coup de téléphone au N° 91.06, ou simple carte suffit. En dehors de Lausanne, prière d'expédier par poste ou chemin de fer contre remboursement du port, si désiré. Discretion absolue garantie. D'avance un cordial merci. Le gérant. Fermée le samedi après-midi. Pensez avant tout aux pauvres du pays !!